

MOHAMED GHARBI AU SOIR D'ALGÉRIE : «Ce n'était pas un acte de vengeance !»

Mohamed Gharbi est parmi les siens. Dix ans après les faits, l'homme revient sur les raisons qui l'ont mené à tuer Ali Merad. Pour Mohamed Gharbi, le terroriste repent n'aurait jamais dû être armé, puisqu'il avait bénéficié des dispositions de la Concorde civile. Aujourd'hui, Gharbi est persuadé qu'il a été victime d'une cabale judiciaire orchestrée par le courant islamiste.

Entretien réalisé par Tarek Hafid

Le Soir d'Algérie : Dans quelles conditions avez-vous appris votre libération le 5 juillet dernier ?

Mohamed Gharbi : Très simplement, le directeur de la prison est venu me dire que j'étais libre. En fait, le sentiment de liberté je l'ai ressenti réellement au mois de décembre dernier, lorsque la condamnation à la peine capitale a été commuée en 20 années de réclusion.

Qu'avez-vous ressenti lorsque des jeunes avaient décidé de lancer une initiative pour soutenir votre cause ?

Ces jeunes sont la richesse de l'Algérie. Moi je fais partie de l'ancienne génération, mais je suis rassuré car la nouvelle génération a reçu une excellente éducation. Ils sont notre fierté. Je ne peux pas exprimer mon bonheur. Grâce à eux, même en prison je me sentais libre. Lorsque je les ai vus la première fois, le jour de ma sortie de prison, ils m'ont redonné confiance en moi.

Au courant du mois de novembre dernier, pourquoi avez-vous fait une grève de la faim ?

Un jour, mon fils Mourad vient me rendre visite à la prison de Khenchela et il me montre un tee-shirt de LMG. Je me devais absolument de répondre à ces jeunes. J'ai commencé à réfléchir à la meilleure manière de leur exprimer ma gratitude. J'étais heureux de voir qu'il y avait encore des hommes en Algérie. Pour moi, c'est comme si j'étais libre. Je n'ai pas voulu m'exprimer par écrit. J'ai donc décidé de ne plus manger, de faire une grève de la faim. Je voulais faire de mon corps une missive.

Peut-on revenir en arrière, en février 2001 ? Pouvez-vous nous raconter comment s'est déroulée la confrontation avec Ali Merad ?

Tout a débuté au début du mois de février. Je me suis rendu à l'enterrement d'un compagnon d'armes, le moudjahid Noubli Zine. Avant de sortir, mon épouse m'a demandé de prendre



Photo : Samir S.

ma kalachnikov. Je lui ai répondu que ce n'était pas la peine car je devais être rejoint par un ami qui est lui-même armé. Il avait proposé de me protéger. Au domicile de Noubli Zine, il y avait les moudjahidine de la région et les autorités locales, civiles et militaires.

Le défunt Chérif Messaâdia était, lui aussi, parmi nous. Ce jour-là, il avait tenu à rester en compagnie des moudjahidine. Nous avions eu une discussion très franche. En sortant, j'ai salué le frère de Noubli Zine et trois de ses cousins, ils avaient insisté pour que je passe la nuit chez eux. Je me suis excusé et je suis rentré chez moi en marchant. En fait, il était assez tard et pour toute arme, je n'avais que mon poignard. Cette nuit-là, il pleuvait à torrent. Arrivé au niveau du complexe sportif de Souk-Ahras, j'ai remarqué qu'une voiture était garée en contrebas, près du rond-point. La situation m'avait paru suspecte. Un homme est soudain sorti de derrière un arbre. Il avait une longue

barbe. Il s'est mis face à moi et m'a traité de taghout (apostat).

Qui était cette personne ?

C'était Ali Merad, je l'avais reconnu. Il était accompagné de deux autres personnes.

Au début, les terroristes étaient tous membres d'un même groupe. Puis ils se sont divisés. Certains sont restés au sein de l'AIS, d'autres ont rejoint le GIA ou El Hidjra oua el Tekfir. Le groupe de Ali Merad activait surtout dans les régions de Aïn Senour d'El Tarf et de Annaba. Souk-Ahras servait de zone de repli et de repos.

du recul, je suis arrivé à la conclusion qu'il voulait m'avoir vivant, il n'avait pas pris le risque de faire usage de son arme à proximité de la brigade de gendarmerie. Son objectif était de me kidnapper. Une fois arrivé chez moi, j'ai pris ma kalachnikov et je suis monté à la terrasse. Mon épouse était étonnée de me voir dans cet état. J'ai tenté de la rassurer. Sans succès. J'ai fini par

tout lui raconter. Elle m'en a voulu car je n'avais pas pris la précaution de prendre mon arme avant de sortir. A mon avis, si j'avais eu cette arme sur moi, ma kalachnikov, je les aurais tués tous les trois.

Qu'avez-vous fait par la suite ?

J'ai écrit des lettres aux autorités, une au chef du secteur militaire de Souk-Ahras et une autre au chef de Sûreté de wilaya. Elles sont datées du 2 février. Je leur ai expliqué tout ce qui s'était produit la veille. Et je leur ai fait comprendre que s'ils ne prenaient pas les dispositions nécessaires, je tuerais Ali Merad au bout du huitième jour. Ils étaient prévenus. Le délai prendrait effet à partir du lendemain, le 3 février. J'avais dit que ce serait ou lui ou moi. Le délai est finalement arrivé à expiration. Le huitième jour, je me suis réveillé tôt. J'ai demandé à mon épouse de préparer un café. J'ai été franc avec elle, je lui ai fait part de mes intentions. Elle m'a déconseillé de le faire, elle m'a dit que je finirai en prison. Je lui ai expliqué que c'était une question d'honneur. Avant de sortir, je lui ai demandé de prendre soin de nos enfants si je venais à mourir. Je me suis rendu à la cité des 1 500 logements, le quartier de Ali Merad. Je me suis installé à la terrasse d'un café